

La poignée de mains

« Il y a beaucoup de conflits, petits et grands, qui n'ont rien à voir, semble-t-il, avec le mimétisme et ses rivalités car le désir n'y joue aucun rôle. Les rapports humains les moins passionnés sont susceptibles, eux aussi, de se pénétrer de violence. Comment la conception que je propose, la conception mimétique pourrait-elle rendre compte des conflits qui éclatent, semble-t-il, et qui s'aggravent avec une facilité déconcertante entre des individus qu'aucun désir commun ne sépare ni ne rassemble ?

Pour répondre à cette objection, prenons un exemple aussi insignifiant que possible : vous me tendez la main et, en retour, je vous tends la mienne. Nous accomplissons ensemble le rite anodin du serrement de main. Devant votre main tendue, la politesse exige que je tende la mienne. Si, pour une raison quelconque, je refuse de participer au rite, si je refuse de vous imiter, comment réagissez-vous ? Tout de suite, vous retirez votre main aussi. Vous faites preuve à mon égard d'une réticence au moins égale et sans doute un peu supérieure à celle que je manifeste envers vous.

Rien de plus normal, de plus naturel, pensons-nous, que cette réaction et pourtant la moindre réflexion découvre son caractère paradoxal. Si je me dérobe au serrement de main, si je refuse, en somme, de vous imiter, c'est vous alors qui m'imitiez, moi, en reproduisant mon refus, en le recopiant.

L'imitation qui concrétise l'accord ressurgit, chose étrange, pour confirmer et renforcer le désaccord. Une fois de plus, en d'autres termes, l'imitation triomphe et on voit bien là de quelle façon rigoureuse, implacable, une double imitation structure tous les rapports humains.

Dans le cas que j'imagine, l'imitateur devient modèle et le modèle imitateur, comme tout à l'heure, et l'imitation ressurgit de ce qui s'efforce de la nier. Lorsque l'un des deux partenaires laisse tomber le flambeau du mimétisme, en somme, l'autre le reprend non pas pour renouer le lien en train de se rompre, mais pour parachever la rupture en la redoublant, mimétiquement.

Si un personnage nommé B se détourne de A qui lui tend la main, A se sent tout de suite offensé et, à son tour, il refuse de serrer la main de B. Dans le contexte du premier, ce second refus vient trop tard et risque de passer inaperçu. A va donc s'efforcer de le rendre plus visible en appuyant un peu, en forçant très légèrement la note. Peut-être tournera-t-il le dos spectaculairement à B. Loin de lui la pensée de déclencher une escalade de violence. Il désire simplement « marquer le coup », faire comprendre à B que le caractère insultant de sa conduite ne lui échappe pas.

Ce que A interprète comme un refus désobligeant n'était peut-être que distraction légère de la part de B dont l'attention était dirigée ailleurs. Imaginer une insulte délibérée est moins douloureux pour la vanité de A

que de passer inaperçu même un seul instant. Le malentendu originel est minuscule mais si B s'efforce de s'expliquer avec A, loin de se dissiper, l'ombre qui enveloppe le rapport devient impénétrable.

La froideur soudaine que A lui témoigne semble injuste à B et pour s'installer au même niveau, lorsque B renverra le message, il ajoutera un supplément de froid à la froideur de A. Ni A ni B ne désirent la brouille et pourtant elle est là. Qui est responsable ?

Sous le rapport de leurs contenus, les messages que nous nous adressons les uns aux autres sont, le plus souvent, des banalités sans intérêt mais sous le rapport du chaud et du froid de nos relations, ce sont des thermomètres ultrasensibles, beaucoup plus importants que les paroles échangées. Le langage, le « discours », comme on dit aujourd'hui, est bien moins essentiel que ne le prétend la mode actuelle.

La plupart des messages sont de pure politesse et ils sont faits pour être simplement renvoyés sans modification. C'est ce qu'on appelle la *bonne réciprocité*. Nous croyons renvoyer ces messages sans les modifier ou en les modifiant très peu, pour les rendre plus intelligibles seulement, pour servir de miroir à notre partenaire, pour lui renvoyer ce qui nous apparaît comme sa froideur à lui. Ce n'est jamais nous, croyons-nous, qui prenons les initiatives dangereuses, c'est toujours autrui.

Les rapports humains sont une double imitation perpétuelle parfaitement définie par le mot pas si transparent que cela de *réciprocité*. Le rapport peut être bienveillant et pacifique, et il peut être malveillant et belliqueux, tout cela sans jamais cesser, chose étrange, d'être réciproque. C'est très important pour l'imitation, dont le rôle est partout et toujours minimisé.

Chez les animaux, je pense, il y a très peu d'imitation relationnelle. C'est surtout dans la rivalité violente, il me semble, que pointe la réciprocité et peut-être même pas là, car dans le combat, on a l'impression que les adversaires ne se regardent jamais. L'autre n'est jamais présent au sens où il l'est dans les rapports humains.

Ce qui définit le conflit humain n'est pas la perte de la réciprocité mais le glissement, imperceptible d'abord puis de plus en plus rapide, de la *bonne* à la *mauvaise* réciprocité. Ce glissement, on le remarque à peine, mais la moindre négligence, le moindre oubli peuvent troubler durablement nos rapports. Le mouvement en sens inverse, de la mauvaise à la bonne réciprocité, exige au contraire beaucoup d'attention et d'abnégation. Il n'est pas toujours possible.

En règle générale la double imitation universelle échappe aux observateurs. Les seuls parmi nous qui en deviennent conscients dans la vie quotidienne sont certains individus « psychologiquement » troublés, touchés par ce que le docteur Henri GRIVOIS appelle la « psychose naissante ». Ces in-

dividus, souvent des adolescents, se sentent perpétuellement imités, parfois aussi imitateurs. Le fait que la plupart d'entre nous ne voient rien de tout cela et que, pour rester normaux, nous devons ne pas le voir, est très remarquable également et il devrait modifier un peu nos conceptions du banal et de l'original, du normal et de l'anormal. Le caractère machinal, inaperçu, du mimétisme dans les rapports les plus normaux fait que ces malades, des gens dépaysés surtout, enlevés soudainement à leur milieu habituel, se croient l'objet de l'attention mimétique universelle ; ils se prennent donc pour le centre de l'univers. C'est ce que Henri GRIVOIS appelle la *centralité*. Si l'on veut rester psychiquement normal, il vaut mieux faire comme tout le monde et s'aveugler à l'universelle imitation.

La double imitation est donc partout. Même sous sa forme la plus machinale, elle peut engendrer le même type de conflit que la rivalité fondée sur le désir mimétique. La concorde se mue en discorde par une suite continue de petites ruptures symétriques, d'aggravations insensibles qui ne s'annulent que pour se reconstituer à nouveau. La cause principale est la tendance à surcompenser l'hostilité présumée de l'autre et, ce faisant, à la renforcer toujours. Les individus qui à l'instant même *échangeaient* des politesses, voilà maintenant qu'ils *échangent* des insinuations perfides. Et bientôt ce sont des injures qu'ils *échangeront*, des menaces et même des coups de poing ou des coups de revolver, et tout ceci je le redis, sans que la réciprocité soit jamais troublée.

Si finalement les adversaires en viennent à s'entretuer, c'est dans le but de se débarrasser de la mauvaise réciprocité, inarrachable chiendent qui se manifeste alors sous la forme des cycles de vengeance interminable. La vengeance réussit à enjamber les générations et à faire le tour du monde. Elle transcende le temps et l'espace. Il ne faut pas s'étonner si les peuples archaïques la tiennent pour sacrée. »

René GIRARD, *Celui par qui le scandale arrive*,
Éditions Hachette Littératures, Pluriel, pp. 25-30,
Première édition publiée en 2001 chez Desclée de Brouwer.